

Les
PETITES
FUGUES



Agence Livre
& Lecture
Bourgogne-
Franche-Comté

Les Petites Fugues, festival littéraire itinérant
du 14 au 26 novembre 2022

Yara El-Ghadban



© Manoucheka Lachérie

Biographie

Yara El-Ghadban est romancière et anthropologue. Elle est l'auteure de trois romans aux éditions Mémoire d'encrier : *L'Ombre de l'olivier* (2011), *Le Parfum de Nour* (2015) et *Je suis Ariel Sharon* (2018). Elle reçoit, pour ce dernier, le Prix de la diversité du Festival Metropolis Bleu en 2019. *Je suis Ariel Sharon* a été traduit en anglais chez House of Anansi (2020) et en arabe aux éditions Al-Mutawassit (2021). Lauréate du Prix Victor-Martin-Lynch-Staunton du Conseil des arts du Canada en 2017 pour sa contribution à la littérature canadienne, Yara El-Ghadban dirige l'Espace de la diversité, organisme qui combat le racisme et l'exclusion par la littérature. Son plus récent livre, *Les racistes n'ont jamais vu la mer*, coécrit avec Rodney Saint-Éloi, est paru 2021.

Bibliographie sélective

- *Les racistes n'ont jamais vu la mer*, Mémoire d'encrier, 2021
- *Je suis Ariel Sharon*, Mémoire d'encrier, 2018
- *Le Parfum de Nour*, Mémoire d'encrier, 2015

Présentation des ouvrages

***Les racistes n'ont jamais vu la mer*, Mémoire d'encrier, 2021**



Parlons de racisme puisque le racisme concerne tout le monde. Les écrivains Rodney Saint-Éloi et Yara El-Ghadban invitent à prendre part à cette conversation délicate, mais combien nécessaire. Ni manifeste, ni manuel, ni acte d'accusation, *Les racistes n'ont jamais vu la mer* engage le dialogue sur nous-mêmes et sur les autres. Tout s'exprime librement, se confronte et se répond. Les mots. Les expériences. Les idées. Les émotions. Parlons de racisme puisqu'il faut dépasser le repli sur soi. Pour vivre ensemble, autrement.

Extraits de presse

Article publié dans le quotidien *La Presse*, octobre 2021, par Mario Cloutier

Yara El-Ghadban et Rodney Saint-Éloi ont planté un arbre et invitent tout le monde à l'entourer afin d'échanger au sujet du racisme. Les deux écrivains se relancent l'un l'autre tout au long du livre en tablant sur leurs expériences personnelles. Ils estiment important de le faire devant un symbolique arbre à palabres, lieu de rassemblement africain à l'ombre duquel on s'exprime sur la vie en société. Un baobab ou un érable, peu importe, avec vue sur l'immensité.

« Face à la mer l'horizon devient plus large, explique Rodney Saint-Éloi. L'humanité nous dépasse, elle est plus grande que nous, comme la mer. Yara et moi sommes des êtres d'exil. Nous sommes habités par la traversée et le risque. Dans ce livre, nous avons risqué nos imaginaires et nos pays ». Yara El-Ghadban travaille beaucoup sur le sujet du racisme en tant que romancière, présidente de l'Espace de la diversité et éditrice chez Mémoire d'encrier.

« Le livre représente une nécessité, souligne Rodney Saint-Éloi. Tout le combat qu'on mène à Mémoire d'encrier est de maintenir un discours antiraciste. Étant québécois, je pense que le Québec doit commencer à se regarder pour savoir comment construire un vivre-ensemble sans exclusion ».

Le livre a été écrit dans l'urgence après les événements entourant la mort de George Floyd et de Joyce Echaquan ainsi qu'au vu des travailleurs essentiels de la santé qui sont passés de marginaux à héros durant la pandémie. Selon Rodney Saint-Éloi, les écrivains peuvent agir comme vigies pour attirer le regard vers l'autre. De son côté, la romancière ne craint pas le climat de division actuel, faisant déjà face aux préjugés et aux insultes tous les jours.

« On est très conscients d'être une femme arabe et musulmane et un homme noir qui regardent le Québec et osent dire un mot ou deux aux Québécois sur comment nous avons vécu les dernières années, avec le bon et le mauvais », note Rodney Saint-Éloi.

Le racisme est un vice collectif dont il faut se guérir collectivement, selon le poète. La vraie question est celle du colonialisme qui a créé l'esclavage, notamment.

« Si on remonte aux racines du racisme, il faut voir d'où viennent les richesses, qui exploite les ressources et les gens, qui tasse les Premières Nations dans des réserves. On s'attaque à quelque chose de très puissant. La lutte anticoloniale va continuer parce que la notion de racisme ne peut pas être dissociée de la notion de classe sociale ».

Le racisme au Québec n'apparaît pas au début du livre. Il est plutôt question de lieux comme Dubaï et Haïti, où les essayistes ont fait face au racisme pour la première fois.

« Dès qu'on fait lire le livre aux gens, indique Yara El-Ghadban, ils se mettent à parler de leur propre expérience, qu'ils soient nés ici ou pas. C'était le défi qu'on s'était donné. On fait tous partie des rouages du racisme systémique, qu'on le veuille ou non. C'est la partie la plus difficile à accepter ».

Les coauteurs s'entendent d'ailleurs pour dire qu'il ne faut pas avoir peur des mots ou des cases dans lesquelles on veut les faire entrer. Pas plus que de la crise pandémique, qui a tendance à effacer tout autre sujet, comme l'environnement et le racisme systémique.

« *Les racistes n'ont jamais vu la mer* est une nouvelle utopie pour le Québec, conclut Rodney Saint-Éloi. Dans les moments de crise, on se regarde sans complaisance, on se pose des questions. C'est idéal pour aller vers une conscience apaisée. La crise mène à l'humilité de la condition humaine puisque la mort est partout. Que faut-il changer ? Qu'est-ce qui différencie deux êtres humains ? Est-ce ainsi qu'on veut vivre jusqu'à la fin de notre vie ? »

Article publié dans le journal *Le Devoir*, octobre 2021, par Alexis Raynault

Dans *Les racistes n'ont jamais vu la mer*, Rodney Saint-Éloi et Yara El-Ghadban refusent les solutions miracles, mais proposent plusieurs remèdes. Dans ce livre-fleuve, qui tient du genre épistolaire, du récit initiatique, de la critique littéraire, du commentaire historique et du pamphlet politique, Rodney Saint-Éloi et Yara El-Ghadban dressent un portrait exhaustif des manifestations du racisme. Ils prennent toutefois soin de préserver un espace pour le rêve et pour un certain art de vivre, considérés ici comme des remparts intimes contre les agressions subies au quotidien.

Partis de l'idée d'un glossaire – ou plutôt d'un anti-glossaire – où chaque mot serait retourné pour en montrer l'envers, les auteurs tressent à quatre mains des récits qui creusent le sens de mots universels comme « mer », « frontière » et « passage », mais aussi de mots fréquemment prononcés ces dernières années, comme « allié » et « diversité ». « On invente un mot pour trouver une solution, sans considérer que c'est peut-être la peur qui pose problème, et non la diversité », écrit Yara El-Ghadban.

À travers les mots et les histoires qu'ils abordent se profilent les systèmes tacites qui engendrent la violence : sur la base des noms, par le déni légal de l'existence d'un territoire (« Je ne vois pas Palestine dans la liste de pays. Vous voulez dire Israël ? »), ou encore par le dénigrement de certains accents, de certains corps, etc. Systèmes invisibles puisque celles et ceux qui échappent à cette violence peinent parfois à les reconnaître.

D'où la nécessité de raconter. Raconter contre le silence officiel, mais aussi parce que les récits sont tissés de rêves. La littérature est l'outil du rêve, la première pierre de sa concrétisation dans le réel. Ainsi, les mots d'Aimé Césaire, de Mahmoud Darwich, de Toni Morrison, de Gaston Miron et des *Mille et une nuits* circulent dans l'ouvrage comme autant de présages d'un monde où l'on vivra mieux.

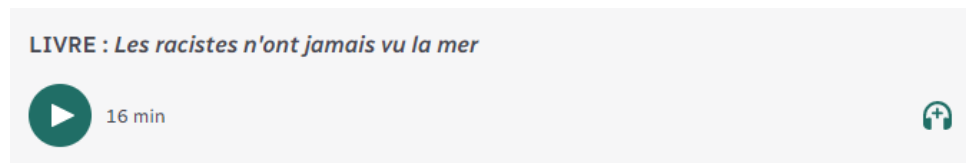
S'ils ont choisi d'écrire ce livre ensemble, les auteurs ne s'expriment pas pour autant d'une même voix. Par exemple, pour Rodney Saint-Éloi, locuteur créole, la langue française apprise à l'école est associée au harnachement précoce de l'expression, au balayage sous le tapis du monde de sensations associé à l'enfance.

À l'opposé, pour Yara El-Ghadban, qui a d'abord appris l'arabe et l'anglais, le français symbolise l'émancipation de l'héritage reçu, l'occasion de naître à elle-même par des moyens qu'elle a choisis. « 21 % des Montréalais jonglent avec trois langues. La tension entre l'anglais et le français passe à côté d'une réalité plus complexe et nous invite à considérer d'autres enjeux [...]. Peut-on envisager d'autres rapports à la langue que l'identité ? » écrit-elle.

Au terme de la lecture, a-t-on donné du racisme une définition claire, nous renvoyant dormir sur nos deux oreilles ? Comme remède, les auteurs préconisent plutôt « d'embrasser pleinement le vertige qui s'empare de soi dès que l'on fait un pas vers l'autre ». Alors pourrions-nous mettre de côté les rôles assignés et les idées toutes faites.

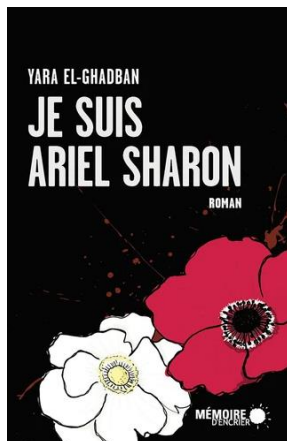
Extrait vidéo

Interview de Rodney Saint-Éloi et Yara El-Ghadban sur *Radio-Canada* dans l'émission « Désautels le dimanche », novembre 2021, par Michel Désautels



[Écouter le podcast](#) (durée : 16 min)

Je suis Ariel Sharon, Mémoire d'encrier, 2018



Tel Aviv, 4 janvier 2006. Le premier ministre Ariel Sharon sombre dans le coma. Il demeure inconscient huit ans jusqu'à sa mort en 2014. Que se passe-t-il dans la tête de Sharon ? Le roman donne corps et voix à un chœur de femmes, Véra, Gali, Lily, Rita, qui le mettent face à ses horreurs et à son humanité. Elles le guident vers la lumière quand les ombres de la mort l'assaillent.

Extrait de presse

Interview de Yara El-Ghadban publiée dans le média *Middle East Eye*, mai 2020, par Safa Bannani

Yara El-Ghadban en est profondément convaincue, « l'écriture est le premier signe de la liberté ». Cette romancière, ethnomusicologue et anthropologue puise son inspiration dans son univers de femme palestinienne pour explorer et raconter l'exil, l'héritage familial, l'amour mais aussi la violence.

Dans son dernier roman, *Je suis Ariel Sharon*, Yara El-Ghadban a pris le risque d'écrire sur celui qui « écrit son histoire depuis 72 ans » : Ariel Sharon, l'ancien Premier ministre et homme fort de la droite israélienne décédé en janvier 2014 après huit ans de coma.

Yara El-Ghadban dévoile à *Middle East Eye* les coulisses d'un dialogue fictif avec Ariel Sharon au travers de sa mère, de deux femmes de sa vie et de la mythique Rita, la femme qui « invoque la conscience » de l'homme auquel la souffrance des Palestiniens est toujours associée.

Vous avez effectué un long parcours migratoire : Dubaï, Buenos Aires, Beyrouth, Sanaa, Londres, pour enfin vous établir à Montréal. Avez-vous vécu un déracinement après un tel parcours ?

Je suis née à Dubaï, sans statut, avec un document de réfugiée palestinienne issu du Liban. Ma mère est née en Syrie dans un camp de réfugiés palestiniens et mon père est né en Palestine en 1948, mais il a grandi lui aussi dans un camp de réfugiés au Liban à la suite de la Nakba.

Ma famille a dû migrer plusieurs fois. Toute ma vie, je n'ai connu que le déracinement. Aujourd'hui, je suis citoyenne canadienne, établie à Montréal. Cela m'a permis enfin, en 1999, de visiter la Palestine en tant que Canadienne. J'y vais régulièrement à présent, mais tant que je ne pourrai y retourner en tant que Palestinienne, je serai toujours une exilée.

Comment l'exil a-t-il impacté votre littérature ?

Pour moi, l'écriture est le premier signe de la liberté. J'écris pour confronter les questions que l'exil a suscitées en moi : qu'est-ce qui nous rapproche et nous éloigne les uns des autres ? Qu'est-

ce qui nous rend humains par-delà nos histoires et nos différences ? Pour la Palestinienne que je suis, ces questions sont au cœur de ma vie.

J'écris afin de raconter les histoires que l'on ne raconte pas. Pour ne plus être une exilée de l'histoire.

Mes trois romans sont centrés sur la Palestine et sur l'exil. *L'Ombre de l'olivier* (2011) raconte la perte d'innocence d'une enfant palestinienne confrontée à son histoire et à l'invasion israélienne du Liban en 1982.

C'est autour du bombardement de Gaza en 2009 que gravitent les personnages du *Parfum de Nour* (2015) : un médecin britannique qui mène des missions humanitaires à Gaza, pays d'origine de son amante, Nour.

Je suis Ariel Sharon (2018) met en avant la perspective des femmes dans la vie d'Ariel Sharon, qui a été aux premières loges de la Nakba (la « catastrophe » palestinienne), de la naissance de l'État d'Israël en 1948 et de tant de souffrances pour les Palestiniens.

Les intrigues de mes romans ne sont jamais ancrées dans un lieu fixe, jamais dans un seul paysage. Dans un même roman, Dubaï côtoie Beyrouth ; Londres, Gaza, Ramallah, Montréal, Brest, Tbilissi, Jérusalem dialoguent et se superposent.

J'écris en français, mais il s'agit d'une langue métissée, hybride, qui laisse place à d'autres langues et imaginaires. Car mon français est aussi arabe et anglais. J'ai traversé, dans mes exils, tant de langues et tant de cultures qu'il m'arrive souvent de traduire en français une image ou une phrase qui me vient à l'esprit dans une autre langue.

Comment est né votre dernier roman, *Je suis Ariel Sharon* ?

J'étais en Palestine en 2006 lorsqu'Ariel Sharon est tombé dans le coma. Ma belle-mère avait dit : « Tu verras. Il ne mourra pas. Il a trop de comptes à régler. » Effectivement, il est resté huit ans dans le coma.

La phrase de ma belle-mère s'est ancrée en moi. Je me suis alors posé la question : à quoi penserait Sharon si, malgré son état comateux, sa conscience était éveillée ? Ce sont les questions au cœur de ce roman. *Je suis Ariel Sharon* explore la psyché d'un homme confronté à son histoire ; un homme entre vie et mort, fierté et regrets, cruauté et remords.

L'intrigue retrace l'histoire de Sharon à travers une suite de dialogues intimes avec les femmes de sa vie, le mettant à la fois face à lui-même et face à ceux et celles dont la vie a été marquée par l'homme, le politicien, le militaire.

***Je suis Ariel Sharon*, un titre choisi par une écrivaine palestinienne. Pourquoi ce choix de titre ? Comprenez-vous qu'il soit perçu comme provocateur ?**

Le titre est venu avant le texte. Je voulais m'imaginer dans l'univers intime de cet homme, me mettre dans sa peau, entrer dans sa vérité à lui, pour comprendre comment on peut devenir ce personnage qui, pour les Palestiniens, est un monstre, et pour beaucoup d'Israéliens, un héros.

C'est un titre difficile. Cela m'a pris beaucoup de temps avant de pouvoir le prononcer moi-même. C'est encore étrange de l'entendre de ma propre bouche, mais j'ai décidé quand même de le garder, car je voulais assumer entièrement le roman et confronter le personnage et l'homme sans peur, sans hésitation.

Je me suis posé beaucoup de questions : pourquoi m'imposer un tel défi ? Qu'est-ce qui me motive ? Est-ce une trahison de mon identité palestinienne ? Comment cela sera-t-il reçu par ma famille ? Par des lecteurs palestiniens, juifs ou israéliens...

Surtout, je me suis posé des questions éthiques et politiques. J'ai dû lutter constamment contre la peur et l'autocensure, mais aussi contre la colère, le désir de lui faire payer par ma plume tous ses crimes.

Dans la maison, je cachais les biographies de Sharon, recouvrais son image d'un papier opaque, car son visage sur les couvertures agressait mes proches et tous ceux qui ont souffert à cause de lui.

J'ai dû aussi faire preuve de beaucoup de résilience en lisant sa vision des choses et la vision de ceux qui le défendent. Avoir à lire quasiment à toutes les pages « terroristes arabes » ou encore des phrases où on se réjouissait de la « liquidation » de telle personne ou célébrer telle victoire tout en sachant combien de vies avaient été anéanties pour cette soi-disant victoire n'a pas été facile... J'ai dû me confronter à cette rhétorique, ces discours blessants sans perdre de vue qui je suis et pourquoi j'écris.

C'était difficile. J'étais très exigeante envers moi-même car ça n'aurait pas valu la peine d'écrire si j'allais me laisser entraîner dans ces pièges et facilités. Mais je suis heureuse d'avoir pu passer à travers. J'ai grandi grâce à cela. Je me sens plus humaine.

Vous avez choisi quatre voix féminines pour vous adresser à Ariel Sharon.

S'il y a des portraits dans ce roman, ce n'est pas celui de Sharon, mais des femmes qu'il a connues dans sa vie. Véra, sa mère, Lily, sa deuxième femme, Gali, sa première femme et, bien sûr, Rita. Cette figure fantomatique, la femme-voix qui l'accompagne à travers le roman. Le nom Rita est aussi très symbolique. Rita était l'amante juive du poète palestinien Mahmoud Darwich.

Il aurait été impossible pour moi de m'adresser à Sharon, l'humain, l'homme, sans être bloquée par ce qu'il représente de violence. C'est pourquoi je me suis tournée vers les femmes. Je peux m'identifier à leurs expériences de femmes et, à travers elles, je pouvais rejoindre la part humaine du militaire et politicien.

Je peux tout à fait m'identifier à une femme amoureuse d'un homme malgré toutes ses failles, à l'amour d'une mère. Pour elle, son fils sera toujours son fils, même si pour le monde entier, il est un monstre.

Les femmes dans ce roman n'ont pas les mêmes perspectives, ni les mêmes histoires bien qu'elles soient toutes liées à Sharon. La mélancolie de Véra, qui a sacrifié son rêve d'être médecin au nom du rêve sioniste de son mari. Gali, âme douce, trop douce pour survivre longtemps dans un monde si cruel. Lily, l'alliée de Sharon, dont l'amour pour lui était indéfectible, celle qui était prête à tout.

Et Rita... Elle qui porte les âmes de toutes les femmes. Rita invoque la conscience de Sharon. Elle est à la fois son double et son contraire féminin. Cette figure salvatrice qui le réconcilie avec sa mort tout en le confrontant à des facettes insupportables de lui-même. Il est nu devant elle. Elle incarne tout ce qu'il aime et déteste en lui-même. Tout ce qu'il désire aussi et tout ce qui l'effraie.

Dans le roman, cette relation oscille constamment entre l'attachement fusionnel et la rupture. Ce va-et-vient continu est au cœur du roman.

Votre condition de femme palestinienne s'est-elle aussi exprimée à travers Ariel Sharon ?

En écrivant sur les femmes dans la vie de Sharon, j'ai puisé aussi dans mon expérience de femme palestinienne, certainement. Les premières choses qu'on élimine dans les guerres et les situations d'oppression sont l'humanité, l'intimité, la féminité. C'est pourquoi les femmes sont au centre de mes trois romans. Les voix des femmes m'importent, leurs visions du monde, leur intériorité.

La femme palestinienne est souvent représentée comme le symbole de la nation. Elle se sacrifie et sacrifie ses enfants pour la liberté. On oublie que la femme palestinienne a aussi une vie intime, des rêves, des désirs. *Le Parfum de Nour*, mon deuxième roman, aborde ces thématiques. J'écris la sensualité de la femme palestinienne, sa passion, ses fantasmes, ses transgressions.

Je veux écrire l'histoire par ces voix que l'on n'écoute pas et à travers celles qui sont toujours à côté ou mises de côté.

Dans *Je suis Ariel Sharon*, le personnage qui s'inspire le plus de l'expérience des femmes palestiniennes est Rita. Rita est sans doute la figure la plus complexe du roman et celle qui tient le tout. Elle incarne la vie et la mort, toutes les femmes et toutes les possibilités interrompues par l'histoire tragique de cette terre. Elle incarne l'amour, la haine, la colère, la réconciliation. Elle est hors temps, hors lieu et porte en elle tous les temps, tous les lieux, toutes les identités.

Dans ce sens, elle est aussi l'espoir. Mais un espoir qui n'est pas angélique. Un espoir fondamentalement humain.

Pourquoi avez-vous senti le besoin de comprendre la violence commise par Ariel Sharon envers les Palestiniens ?

J'ai écrit ce roman pour moi, pour la femme palestinienne que je suis et qui est toujours perplexe face à la violence dont sont capables les humains.

Comment devient-on Ariel Sharon, cette personne capable d'ordonner la mort de milliers d'hommes, de femmes et d'enfants en mangeant son steak et, en même temps, de tout interrompre pour rentrer à sa ferme et assister à la naissance d'un agneau ? Puis pleurer en lui donnant un nom ?

L'histoire de Sharon, c'est mon histoire. Et mon histoire à moi, c'est la sienne.

Nous sommes attachés l'un à l'autre par cet événement commun, une catastrophe pour moi et ma famille dont nous subissons les conséquences depuis bientôt 72 ans, une victoire pour les Israéliens : la création d'Israël et le déracinement forcé des Palestiniens ainsi que la destruction de leurs villages et modes de vie.

Membre de la première génération de colons sionistes, Sharon a participé à toutes les décisions et aux actes qui ont eu un impact direct sur moi et ma famille : la destruction des villages, la colonisation, l'occupation, l'invasion du Liban et les massacres de Sabra et Chatila (Chatila est le camp vers lequel ma famille s'était d'abord réfugiée avant d'être déplacée vers Burj al-Barajneh. Chatila est inscrit jusqu'à aujourd'hui dans mon document de réfugiée...). Il est aussi l'architecte du mur de séparation...

Dans le même temps, lui en tant qu'Israélien, toute sa vie a tourné autour de ces « Arabes » palestiniens qui refusent de disparaître. L'histoire d'Israël – son présent, son avenir, le mode de

vie militariste qui y domine, et donc la vie de personnes comme Sharon – sera toujours associée à celle des Palestiniens.

Les Palestiniens sont dans l'ADN d'Israël tout comme Israël fait maintenant partie de mon histoire et de ma vie, avec toutes les difficultés et les peines que cela implique. Nous sommes liés.

Aussi, quand Sharon est né, en 1928, Israël n'existait pas. Il est né en Palestine. Il est d'abord palestinien. Nous avons cela en commun aussi, bien que lui n'ait pas voulu de cette identité. Imaginez les possibilités s'il avait embrassé cette identité au lieu de chercher à en forger une nouvelle à tout prix ? C'est tout cela qui me travaillait en écrivant ce roman.

Enfin, vous avez choisi le chemin de la littérature, plus précisément de la fiction, pour vous adresser à Ariel Sharon. Pourquoi un tel choix ?

Sharon écrit mon histoire depuis 72 ans. Là, c'est moi qui écris son histoire et qui décide de son destin. Pour moi, c'est un acte ultime de liberté. Et seule la fiction le permet.

Concernant les Palestiniens, nous assistons au génocide lent de toute une population... Et c'est un génocide possible seulement à cause de l'indifférence du monde face à la souffrance et à l'injustice. Parce qu'on a accepté que les Palestiniens soient moins qu'humains.

Je me suis demandé pourquoi écrire, comment écrire un tel roman quand des Palestiniens sont tués avec impunité tous les jours. Quand tant de rêves sont anéantis, quand tant de jeunes sont suffoqués.

La fiction a été depuis longtemps dépassée par la violence des humains, mais justement, en restant ainsi en retrait, pourrait-elle nous rappeler notre humanité, nous tirer loin du précipice, nous forcer à nous regarder dans le miroir et voir tout ce que nous risquons de perdre, tout ce que nous tuons en nous-mêmes lorsque nous tuons les autres ou acceptons ce sort pour les autres sans rien dire ou rien faire ?

Il y a cette phrase de la romancière américaine Toni Morrison que j'aime beaucoup : surtout, ne jamais trahir ses personnages. Elle m'a beaucoup aidée avec Sharon. Je me disais constamment, en écrivant : laisse Sharon être Sharon et il se dévoilera de lui-même, exposera de lui-même sa part humaine et sa part monstrueuse.

Il faut faire confiance au pouvoir de l'écriture pour faire cela et à la puissance de la fiction. L'écrivaine a cette responsabilité de vérité et d'authenticité envers elle-même et envers ses personnages.

Pour écrire l'autre, il faut d'abord travailler sur soi, se remettre en question, se laisser traverser par la vie des autres, et accepter d'être bousculé. L'écrivaine a cette responsabilité de prendre un risque, non pas en transférant ce risque aux personnages, mais en risquant tout ce qu'elle prend pour acquis.

J'ai vu trop de romans sur les Palestiniens écrits par des écrivains qui n'ont jamais pris le temps de rencontrer un Palestinien ou de faire lire ce qu'ils écrivent à un Palestinien.

Trop de textes exploitent leur souffrance, font subir aux Palestiniens deux ou trois fois plus de violence à travers des fictions qui jouissent de la souffrance des autres et gagnent des prix alors que l'écrivain n'a jamais lui-même pris de risques.

C'est facile d'écrire la souffrance des autres, beaucoup plus difficile de se laisser traverser par elle et de se remettre en question au travers de cette souffrance.

Pas besoin d'un roman pour dénoncer l'horreur exercée par Israël. On le voit tous les jours. Et pourtant, rien ne change. La dénonciation n'est pas la démarche que j'ai choisie. La littérature est plus grande que ça, plus puissante que la dénonciation. Elle permet d'entrer dans ce qui rend cette horreur possible. Explorer la part d'ombre de l'humanité. Entrer dans l'intimité humaine et tout ce qu'elle recèle de beau et de laid.

Il est là le travail de la fiction. C'est dans cet esprit que j'ai écrit *Je suis Ariel Sharon*.

Extraits vidéo

Interview de Yara El-Ghadban sur RCI, mai 2019, par Raymond Desmarteau



[Écouter le podcast](#) (durée : 9 min)

Interview de Yara El-Ghadban sur RFI dans l'émission « De vive(s) voix », février 2019, par Pascal Paradou

→ **DE VIVE(S) VOIX**

«Je suis Ariel Sharon», de Yara el-Ghadban

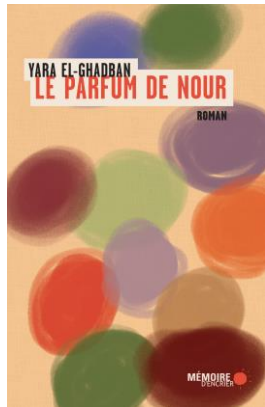


Publié le : 22/02/2019 - 11:39 Modifié le : 25/02/2019 - 12:35



[Écouter le podcast](#) (durée : 29 min)

Le Parfum de Nour, Mémoire d'encrier, 2015



Arômes. Sensualité. Mystère. *Le Parfum de Nour* raconte la fable de l'exil, de l'amour, de la guerre. Seule la passion sauvera Nour, Leila et Bennett des fantômes qui les tourmentent. Écriture d'une rare musicalité où se jouent l'audace et la tendresse. Ce roman évoque les déchirures qui grandissent l'existence.

Extraits de presse

Article publié dans le quotidien *La Presse*, octobre 2015, par Laila Maalouf

Entre les vers du poète Mahmoud Darwich et le parfum des herbes qui leur rappelle une contrée perdue, trois personnages évoluent à Londres, sous le toit d'un même immeuble, unis par cette « terre lacérée » qu'est la Palestine.

Les deux femmes sont d'origine palestinienne, mais ne se connaissent pas ; l'une représente la lumière, l'autre la nuit, mais toutes deux puisent leur énergie dans le soleil – jeux de mots tirés de la signification de leur prénom en arabe. Elles côtoient un médecin anglais, Bennett, qui a soigné de nombreux corps blessés dans leur pays d'origine. Chacun d'entre eux est enfermé dans une vie dont il ne veut pas.

Deuxième roman de l'auteure et anthropologue, cette fable sur l'exil nous entraîne dès le départ sur de fausses pistes. L'exil redéfinit-il l'identité au point d'en projeter une image trouble ? Il faut accepter, de prime abord, que bien des interrogations demeureront sans réponse en fermant le livre. Et qu'il arrivera de douter de certaines coïncidences qui portent à confusion. Mais ce qui en ressort est une douleur innommable, la quête d'un idéal inaccessible qui fait écho à la perte de la patrie et à la désintégration de tout espoir d'avenir.

Article publié dans le journal *Le Devoir*, décembre 2015, par Christian Desmeules

En 1998, tout juste enceinte d'un autre homme qu'elle n'aimait plus, alors qu'elle séjournait comme journaliste à Ramallah, Leila avait fait la rencontre d'un médecin québécois. Amoureux, ils se verront en secret durant une dizaine d'années, entre Montréal, la Palestine et un lac isolé des Laurentides. Avant qu'en 2009, l'armée israélienne ne bombarde Gaza, fauchant au passage la vie de plusieurs civils, y compris des médecins occidentaux.

Installée à Londres, dans un quartier formé d'exilés et d'apatrides qui tentent de se recomposer une vie entre les souvenirs, les odeurs et les drames, Leila se mettra à imaginer d'autres vies que la sienne. « J'ai toujours cru qu'il n'y avait pas plus audacieux que la vérité, mais depuis quelque temps, les rêves me semblent plus vrais, les vies imaginaires plus honnêtes, les odeurs éphémères plus fidèles. »

S'adressant au fantôme de son amoureux mort, comme « pour tromper le malheur » et dompter le chaos de sa propre histoire, cette documentariste à qui le réel ne suffit plus va donner vie sur le papier à Nour. Une sorte de double d'elle-même, une Palestinienne arrivée à Londres à l'âge de 18 ans.

Dans la fiction qu'elle écrit dans la marge de sa propre vie, Nour y sera vue à travers le regard amoureux de Bennett, un médecin anglais qui travaille régulièrement en Palestine. Il habite le même immeuble, dont il est aussi le concierge. Recluse dans son appartement depuis la mort accidentelle de son fils – qui porte le même nom que le fils de Leila –, Nour dépérit peu à peu. Bennett tentera tant bien que mal de son côté de la ramener à la vie au moyen de la cuisine et des parfums du Moyen-Orient.

Les histoires de Nour ou de Leila, leurs fantasmes et leurs rêves sont teintés par les drames humains, les vies brisées et les échos de la condition des femmes en Palestine. « Les belles filles se marient jeunes en priant pour que leurs époux les sauvent de la misère, les filles intelligentes étudient en espérant qu'avec leur diplôme elles franchiront les frontières et bâtiront un avenir ailleurs, les vieilles filles s'occupent de leurs parents et d'hommes malades de leur impuissance face aux barrières, tout en rêvant la nuit d'une autre vie ».

Organique, sensuel et gourmand, ce second roman de Yara El-Ghadban, Montréalaise d'origine palestinienne née en 1976, nous promène entre Ramallah, Montréal et Londres, collant au plus près de « l'existence flottante » d'une femme qui se rêve libre. *L'Ombre de l'olivier* (Mémoire d'encrier, 2011), son premier roman, explorait déjà les fissures de l'exil palestinien – vécues et observées cette fois à travers le regard d'une fillette de dix ans.

À côté de la tâche d'invention qu'elle s'est assignée, Leila – tout comme le sont Nour et Bennett – est attentive aux petits rituels du quotidien : la préparation du café, le choix des herbes et des épices. Autant de gestes qui lui servent d'ancrage contre l'oubli, l'exil, les deuils nombreux, l'absence et les ravages innombrables du temps.

Nous restent la tonalité pleine de langueur et de générosité qu'a choisie Yara El-Ghadban, son amour contagieux pour la poésie de Mahmoud Darwich. Et puis des odeurs en abondance. « La seule chose qui compte, c'est le parfum. »

Contacts :

Agence Livre & Lecture Bourgogne-Franche-Comté
Site Besançon : 25, rue Gambetta - 25000 Besançon
Tél. 03 81 82 04 40
Site Dijon : 71, rue Chabot-Charny – 21000 Dijon
Tél. 03 80 68 80 20

- Géraldine Faivre, cheffe de projet Vie littéraire – Les Petites Fugues
g.faivre@livre-bourgognefranche.comte.fr
- Nicolas Bigaillon, assistant Vie littéraire – Les Petites Fugues
n.bigaillon@livre-bourgognefranche.comte.fr
- Marion Masson, chargée de mission Vie littéraire & Développement des publics
m.masson@livre-bourgognefranche.comte.fr
- Marion Clamens, directrice
m.clamens@livre-bourgognefranche.comte.fr

Site Internet : livre-bourgognefranche.comte.fr
Site Internet du festival : lespetitesfugues.fr



**Agence Livre
& Lecture**
Bourgogne-
Franche-Comté